

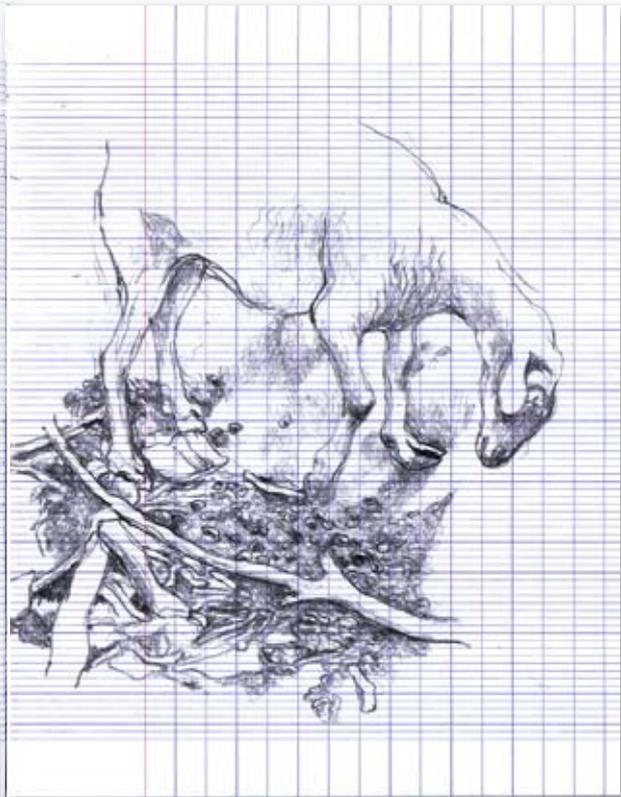
# La gazette de la lucarne

# n° 32

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris – tél./fax : 01 40 05 91 51 – <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

## La nature, les bêtes, les gens

par Henri Cueco



### Méditation dansante

J'avais bêtement imaginé de donner à ce numéro exceptionnel un titre plat : *Cueco, entre plume et lignes*. Henri s'est marré : « — *Quelles plumes ? Je ne dessine pas de plumes !* » Il nous a alors proposé beaucoup plus simple et plus lumineux : *La nature, les bêtes, les gens*.

Je me suis donc replongée avec délices dans les dessins et les textes. Je croyais les avoir déjà regardés, vus, compris. Mais non.

Quelle leçon !

Dans les dessins de Cueco, il y a évidemment les gens, les bêtes, la nature, dans l'ordre, le désordre, quelle importance ? Tout cela au fond n'est qu'un, nous dit-il. Dans les dessins et les textes de Cueco, il y a la beauté d'une ramure qui danse,

la tendresse pour un ami, la douleur pour les animaux qui pensent et qui vont mourir.

Dans les dessins de Cueco, il y a le long cou d'une brebis déjà tendu pour le couteau qui va la prendre, la paupière lourde, dont on ne sait si elle évoque le repos ou la mort.

Dans les dessins de Cueco, l'humour et la poésie apaisent la cruauté sans la gommer, comme sait aussi l'offrir la nature : ici, les tâches noires et blanches de la robe d'une vache répondent aux nuages noirs et blancs ; là, les cornes forment un dessin improbable et cocasse ; on voit des ventres lourds, des oreilles couchées, qui se transformeront bientôt en ragoût. Les études numérotées évoquent la gangrène, mais aussi le raisin. Les ge-

noux cagneux des bêtes ont des mouvements doux et ronds ; même les pavillons des oreilles pourraient être des nuages ou des feuilles tombées au sol. D'ailleurs dans ces feuillages ne croit-on pas apercevoir avec émerveillement des oreilles et des robes aux tâches noires et blanches ? Et que dire des herbes crayonnées comme un pelage ou des cheveux ondulants – chemin, bête ou homme ?

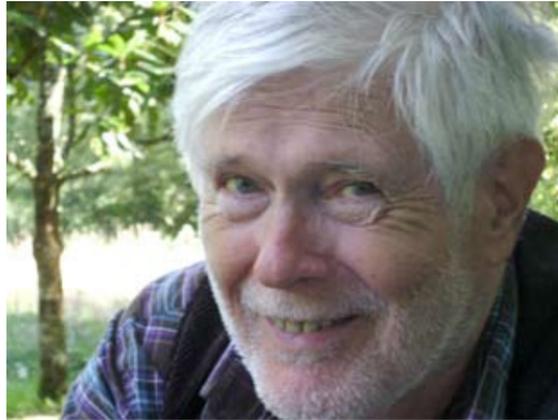
« *J'appartiens au paysage* » écrit Cueco. Comme nous tous, nous rappelle-t-il, si nous l'avions oublié.

C'est ce paysage, fait de gens et de bêtes, doux et cruels, profonds et mortels, qu'il nous offre à tous aujourd'hui pour Noël. Quel cadeau !

Merci Henri !

Claire Zen

# Le Claude



Claude Duneton

J'ai commencé une série de dessins, moutons et sols. Je ne sais où je vais tout en pensant que je suis déjà allé vers ce travail précis, minutieux et que je travaille en aller-retour. Pourtant je vais continuer comme si ce travail était nouveau. Il m'arrive de croire que le travail peut naître du travail lui-même, qu'il s'agit d'une naissance et que les petites toiles, si difficiles à concevoir sont nouvelles dans mon ouvrage. En fait, je pense à mes petits dessins tout en imaginant ce que je voudrais écrire. En fait, je voudrais écrire sur «le Claude». Je ne sais comment commencer. Je voudrais écrire un petit livre qui puisse être considéré comme un ouvrage clos sur lui-même.

Actuellement, en attendant Claude, ce que je voudrais écrire de lui, sur lui, je fais mes petites peintures que je remplis avec mon crayon affûté dessinant des sols, des terrains boueux asséchés. Il m'arrive, en regardant des photos, de dessiner des moutons couchés sur ce sol de l'été 1956 sur lequel les animaux semblaient se dessécher. Je suis en même temps incapable de compassion pour ces pauvres bêtes confondues à la terre, les moutons m'ont parfois semblé voués à la mort

**« Je voudrais écrire sur  
"le Claude".  
Je ne sais comment  
commencer. Je voudrais  
écrire un petit livre  
qui puisse être considéré  
comme un ouvrage  
clos sur lui-même. »**

à claire-voie, ces pauvres vaches qui vont bramer leur peine et dire à leurs veaux combien elles ont de peine, mais leurs veaux eux-mêmes seront emportés dans des carrioles. C'est tendre le veau, c'est si bon pour mijoter des ragoufts, ça cuit sans dire, sans larme. C'est bon dans l'assiette, salauds que nous sommes, machouillant notre bout de veau, si tendre, si bon, si dispos à se faire manger avec ses carottes, ses légumes, ses patates. Je les vois dans le pré, en groupe serré, les mères et leurs progénitures se léchant, se bramant des gentillesse meuglées, alors que déjà se comptent les petits veaux, leurs mères, leur poids, leur prix, dans la cuisine à côté.



Henri Cuoco

au point de la désirer, de se confondre avec elle. En traversant le pays, je vois aussi des troupeaux de vaches occupées à lécher leurs veaux avec une tendresse qui m'arracherait des larmes. En réalité j'ai honte, mes larmes sont feintes, je suis ému, c'est vrai, par ces scènes bucoliques entrevues en passant en voiture, mais je ne me donne pas assez le temps de l'émotion. Je pense à Claude dans sa campagne, à sa vision du monde animal dépourvue de sentimentalisme. J'y repenserai. La peinture, comme l'écriture, demanderait d'être un peu salaud, avec des sentiments refroidis.

Je vais vite, je massacre la vision de ces pauvres bestioles caressant et léchant les petits veaux aux pattes flasques, tordues, cagneuses. Je sais placer ma compassion, je voudrais m'arrêter et parler à ces mères anxieuses, les regarder me regardant, si belles, si tendres. Bien sûr, je sais lire dans leur regard et leur posture toute la peine du monde que savent dire ces pauvres animaux qu'on va venir prendre dans des carrioles

Il m'arrive, en dessinant, de lever les yeux du travail et de bramer ma tristesse, celle qui me suit jusqu'au pré que je dessinerai avec soin, en oubliant tout, en ne gardant que la précision dépourvue de sentiment, mais plus rien de ma tristesse, de ces massacres et de ces meuglements qui s'inscriront à peine dans les traces de crayon sur le papier blanc, tendre comme la peau de ces bêtes.

J'écris tout ça en pensant que je vais écrire sur Claude, «le Claude», que j'ai envie de faire apparaître, son esprit si singulier, sa pensée, sa culture, sa manière d'être. Comme pour dessiner ou écrire, j'ai envie, mais je ne sais comment cela viendra. Bien sûr, je sais comment, Claude est fils de la campagne, habitué à la douleur des bêtes, à leur destinée, mais pensant à moi, je n'avais pas pensé à lui. Il a pourtant écrit des textes où il massacre des animaux. Horreur, violence manifestée, provocation.



# Le danseur

Chaque matin, je réside sur le balcon face au paysage. Le balcon est fait de bois de chêne modulé de 7 cm d'épaisseur et 27 centimètres dans sa dimension la plus grande. Le bois construit en croisillons de 1 m 20, en carrés, divise le paysage, le découpe, le fragmente. Ce jour, il fait un beau soleil, l'air est immobile, pas le moindre souffle. Je suis <sup>moi-même</sup> même immobile, j'appartiens au paysage. L'essentiel du paysage est ce que l'on voit dans les carrés du balcon. Un immense noyer développe un branchage gigantesque qui fait de ce noyer un danseur aux bras gracieux qui s'agitent légèrement en ses extrémités. En ce temps de l'année, les feuilles décorent à peine .../...

.../... l'existence des cerneaux, ces coques vertes qui libéreront les noix. Ce jour, l'inertie des feuilles et des coques est totale. On voit derrière le grand noyer danseur, déployé le long de sa ramure géante, en parallèle, un autre noyer plus jeune, vivace ; et sous ce second noyer a poussé, sans que nous y soyons pour quelque chose, un pommier qui produit des fruits vert et rouge si beaux à la saison que les écureuils nous les volent. Ces écureuils sont des voleurs de noix et de pommes. On s'amusera bientôt à les voir se laisser glisser sur l'air, queue en panache et atterrir en douceur, voleurs de noix et de pommes, en plein vol.

Ce matin, le ciel est tendre, d'un bleu d'Annonciation. Il a été orangé de soleil levant, fragmenté par les noyers puis il s'est assagi. Maintenant, il est bleu tendre, blanc parfois. Chaque matin, j'ai plaisir à voir, sans savoir ni pourquoi ni comment si ce que l'on voit à distance moyenne et au plus loin est d'un bleu évangélique, d'un vrai bleu qui absorbe les arbres, et c'est chaque jour une surprise que ce bleu paraisse aussi intense. Et puis, plus loin, là où il y a peut-être une rencontre avec l'horizon, il y a une ligne d'arbres bleus encore, d'un bleu adouci par un léger appoint solaire. Tout

cela est tendre, au lointain, et il faut apprendre à fouiller les branches des noyers du premier plan et du second pour y discerner une forêt naissante, peut-être, qui mange la ligne d'horizon.

Dans cette inertie et ce silence passent des corbeaux, ces oiseaux aux ailes acérées, bec en pointe, criards, s'effrayant les uns les autres. Ils se battent peut-être. Ils passent en silhouette brouillonne, noire, aux ailes en lame de couteau. La chatte vient boire comme chaque matin à la cruche demeurée sur la table. Elle y trempe la patte. Un petit vent se lève. La ramure du noyer frémit. Le cri des corbeaux déclenche un jeu confus de criaileries de canards, hennissements, braiements d'ânes.

Sur la route d'en bas, une moto crispe l'espace, en dessine les courbes. Le bruit de cette moto brouille tous les bruits, les couvre tous : vent coulis, crépitement des feuilles, jeux de branchilles brisées. Tout frémit, maintenant le vent est frisquet, c'est un petit vent qui froisse le noyer qui en profite pour danser. La chatte est partie chasser. Je la vois en bas dans l'herbe. Lorsqu'elle attrape un loir, une musaraigne, un serpent, elle nous l'apporte, c'est l'offrande.

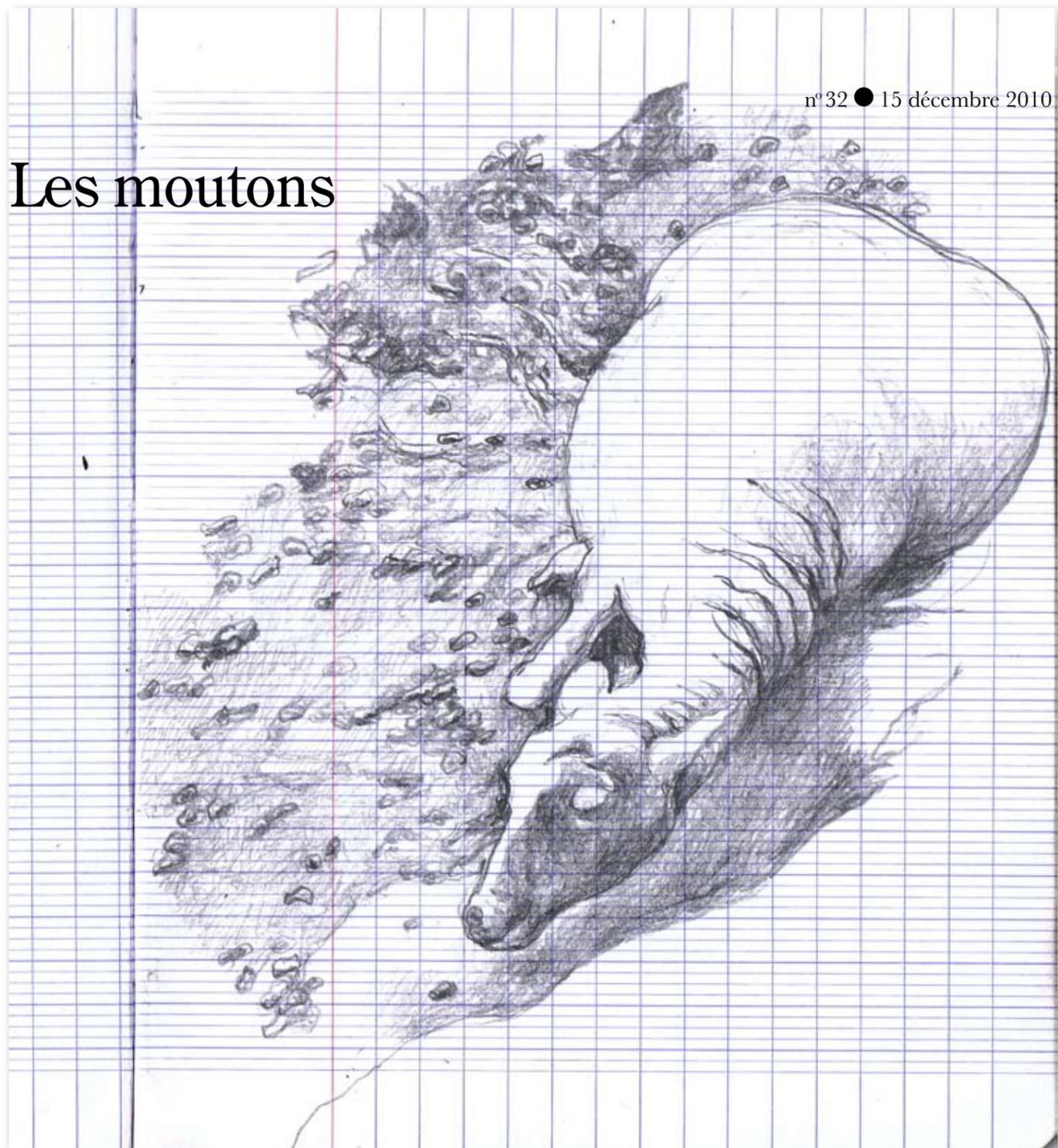
Suite page 6.



Le dimanche, ça traillle de partout. "C'est l'ouverture". Dans la trouée, en bas de la plage blutée passent des chiens poursuivant une biche. Aboiements et coups de feu. Parfois, les biches se réfugient dans notre bois. On les voit avec leur progéniture sur le pré. Des gros bonshommes en tenue léopard, armés d'armes de guerre, descendent vers le bas du village, une femme blonde, plus bas, porte une arme lourde. Des coups de feu marquent l'espace, le désirent. En bas du pré, une forêt commence, j'irai chercher des giroelles dont je connais les sites. De nouveau, la mante, les aboiements, mais dans l'autre sens, et je ne vois plus la biche. Ma sensibilité me fait prendre le parti des biches, mais pour être honnête, il m'est arrivé, à table, de me trouver devant un cuistreau de chevreuil et je me suis dit : "C'est trop tard, autant que ce pauvre animal serve à quelque chose".

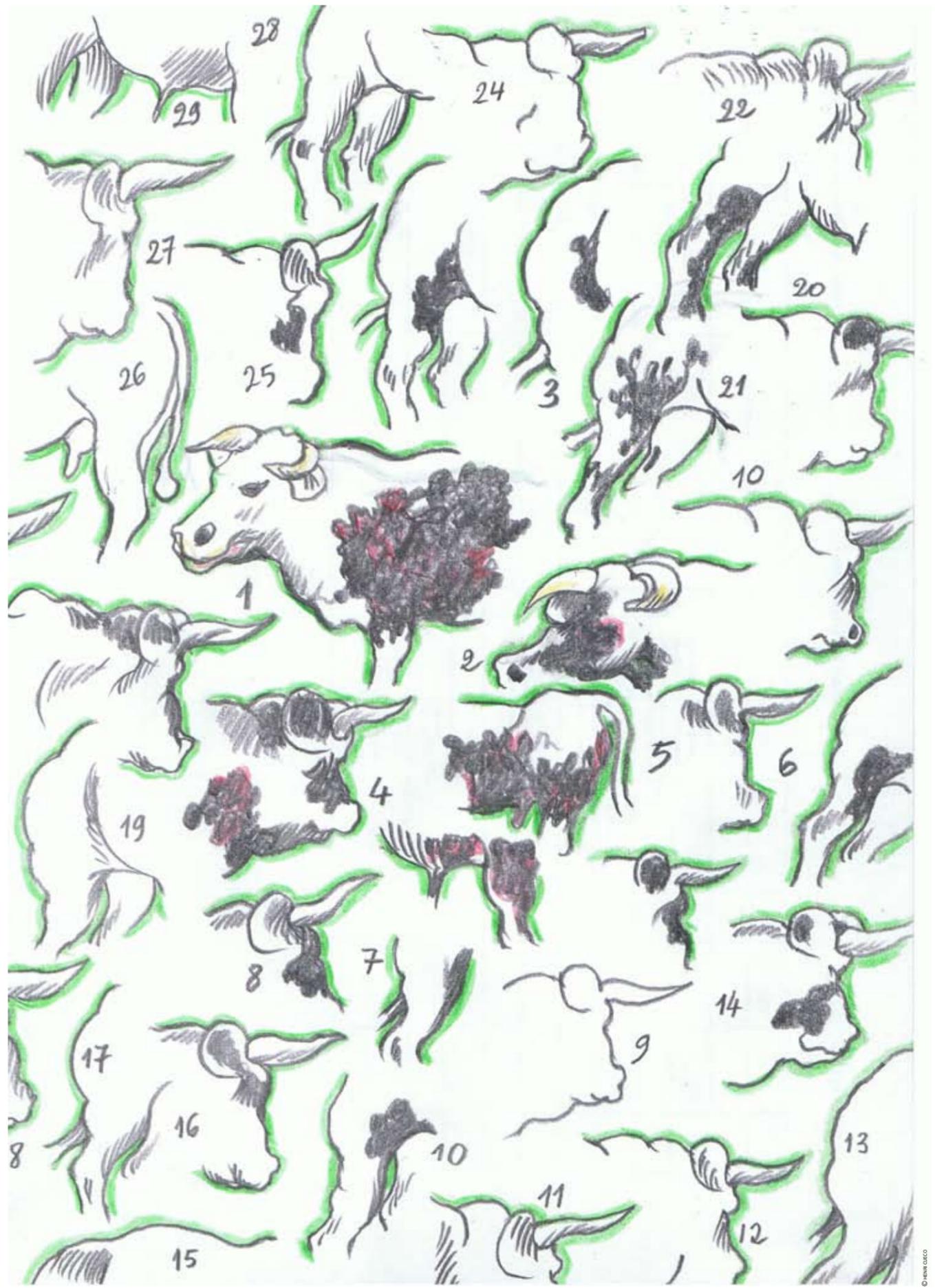
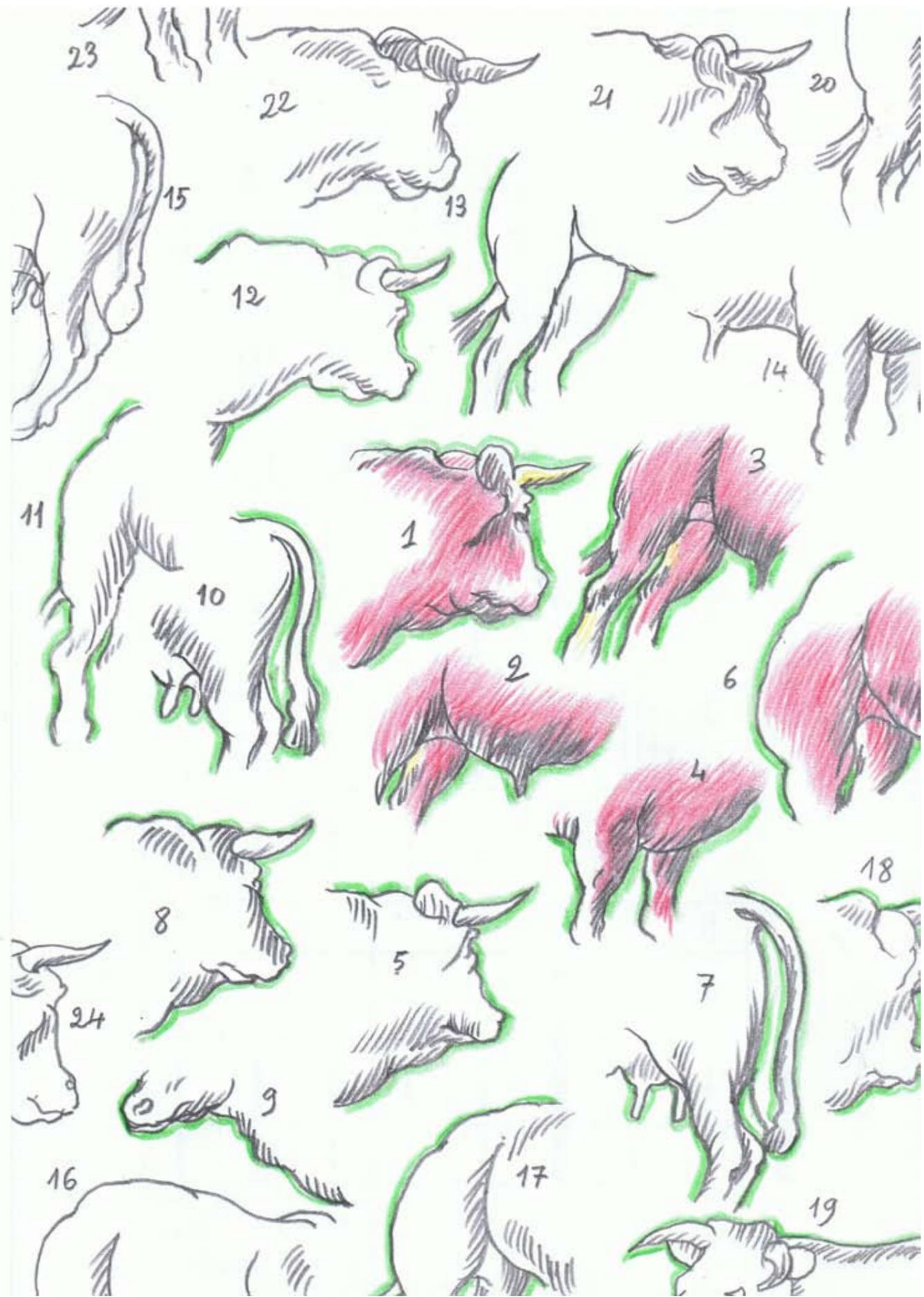
Cette terre me manque déjà avant de la quitter. Ses espaces, ses bois, les châtaigniers d'en bas. Les ombres de la forêt, d'où sortent des chasseurs armés. C'est un concours de maudits et d'engueux, de fourrés pour se cacher, j'ai cru longtemps au silence du lieu. J'ai pensé que la terre était constituée de morts du temps de la préhistoire, de leur terreau, de leur nourriture mêlée de bran, de vomis, de rejets des bêtes, de leurs gâteaux ronds sur le pré. Sous les arbres de la forêt poussent les champignons. J'attends les giroelles et leur élégance en forme de corolles orangées sorties du terreau noir de la poussière des morts. Cette terre me manque, elle m'attire de sa pâte brune, de ses restes funéraires, fuir, une bestiole pressée, roulée en boule à traverser le pré des voisins en diagonale et a disparu par la haie d'en haut. C'est comme un gros cochon noir, museau en pointe qui fuit sans savoir quoi. Je fuit le pré qu'il traverse, échappe au fusil qui le menace. En fait, ce n'est pas un cochon, c'est un sanglier.

## Les moutons



Plus loin, je vis des files de moutons qui me semblaient étranges, mais auxquels je ne pouvais attribuer aucune posture religieuse. Je savais les moutons indifférents aux pratiques sectaires, surtout aux prières du soir. Ces moutons, en effet, étaient uniformément blanchâtres et semblaient inanimés. Très proches les uns des autres, ces animaux semblaient uniformes, peu intéressés par le passage des voitures ou des piétons parfois immobilisés, les regardant, mais ces mammifères ruminants semblaient être des paquets de cette laine dont ils étaient constitués.

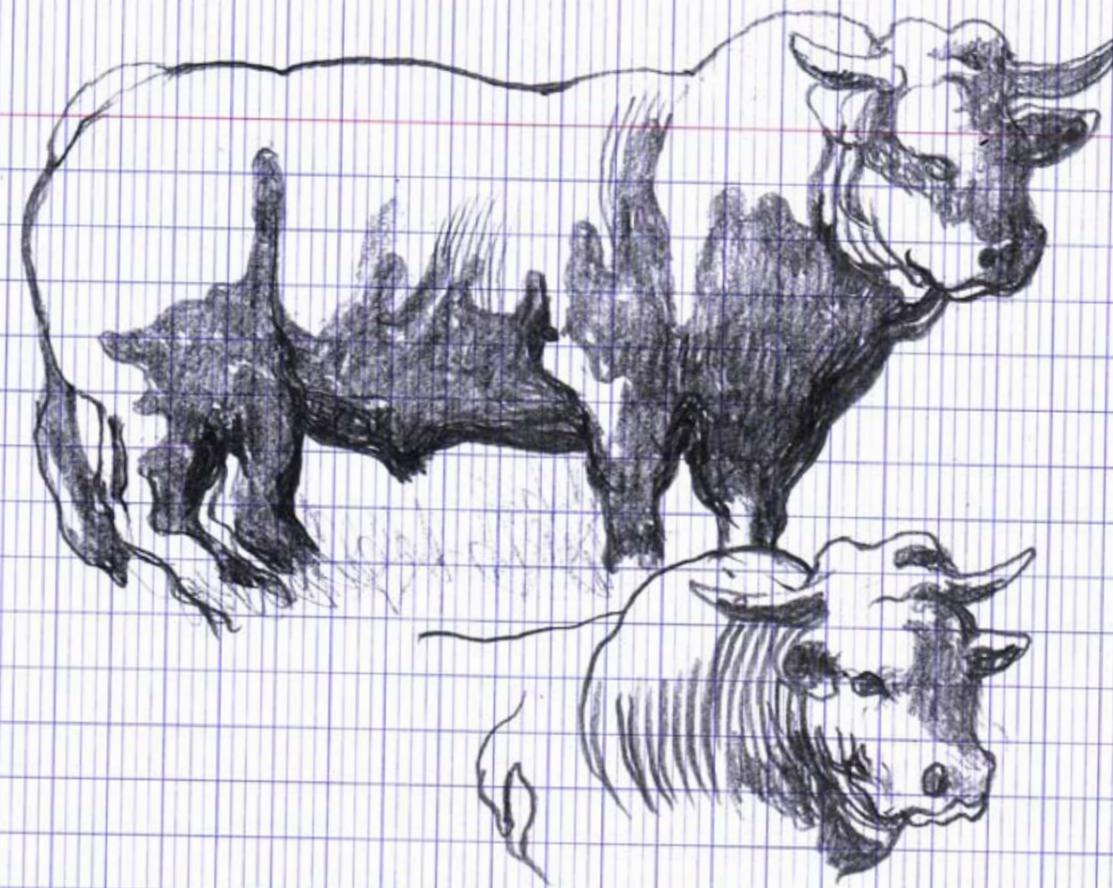
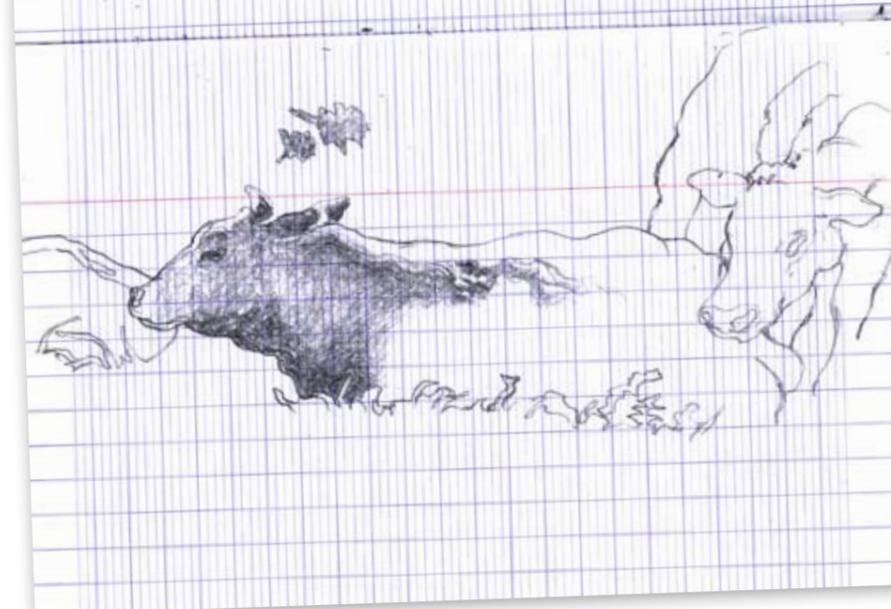
Tous fermaient les yeux, clignant parfois des paupières pour chasser des mouches, ne se disaient rien qui puisse s'entendre et inquiéter les curieux. Je vins à douter de leur état de vie et je m'immobilisai à mon tour. L'un d'eux tourna la tête vers moi, ouvrit les yeux, me sembla être comme le maître d'une chefferie et sans rien dire rebattit ses paupières et demeura de pierre. Ces animaux de calcaire m'ont troublé d'autant que le lendemain matin alors que j'allais prendre mon train, ils avaient conservé la même posture, comme s'ils s'étaient calcifiés pendant la nuit.

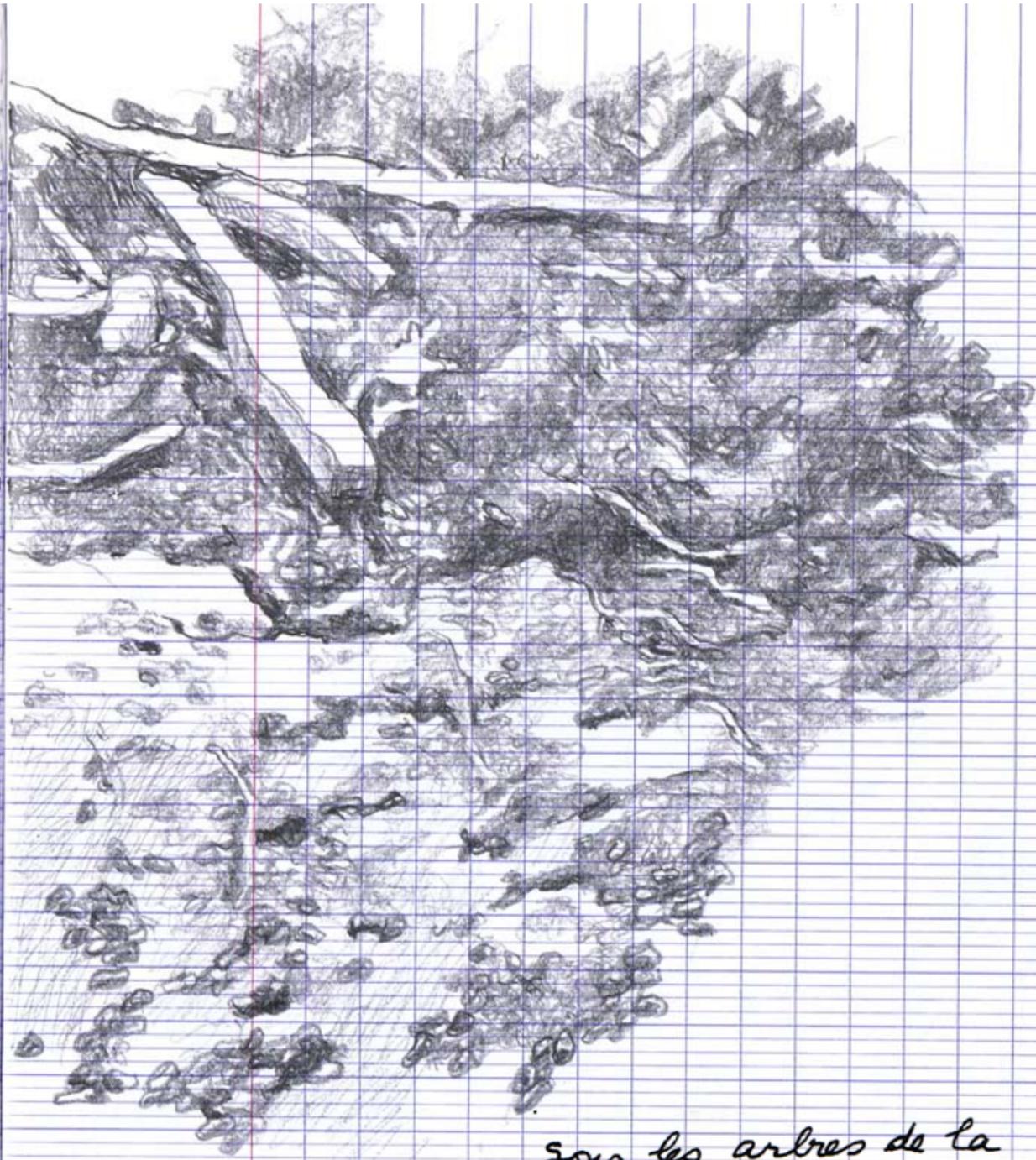


## Le toréador

Le père, espagnol d'origine, nous avait montré son costume de toréador, si petit costume dont nous n'avions pas osé en discuter les mesures. Après tout peut-être était-ce pour de petits taureaux. Un jour ~~le~~ <sup>que le</sup> père me donnait une leçon de peinture en plein air, nous fûmes visités par un troupeau de vaches. Le père préférait penser qu'il s'agissait de taureaux. Les animaux, curieux de nature s'approchèrent de nous pour voir nos ouvrages, les comparer peut-être. Le père exhibait une toile plus grande que la mienne et son attirail témoignait de son importance par rapport à moi qui ne disposais que d'un petit panneau à remplir. Les vaches, à pas comptés, s'approchèrent de nous pour mieux juger ce que nous faisons. C'est alors que, concentré sur mon travail, je constatais que mon toréador de père avait quitté son ouvrage et avait fuit. Je ne voyais que sa silhouette agile franchissant la haie comme un sauteur olympique. Ce fut pour moi un désastre. Le père avait quitté le terrain et rejoint les femmes qui tricotaient derrière la haie. Nul ne s'émut alors de l'état de mon œuvre d'après nature sous le regard d'un troupeau de vaches perplexes. ... / ...

... / ... Le calme des bovins allongés sur les prés me laissait penser qu'il existe chez eux une quiétude qui relève d'une posture philosophique. Je crois profondément que les vaches sont des animaux pénétrés de philosophie ordinaire et naturelle. Les vaches, certes, ne croient pas à l'existence de Dieu, mais elles ne pensent pas que son inexistence soit essentielle, qu'il ne peut exister de sagesse, de conscience paisible, sans une conviction ancrée de cette vacuité de la pensée chez les bovins ordinaires et chez les humains complexes.





Sous les arbres de la  
forêt poussent les champignons. y'attends les giroles et  
leur élégance en forme de corolles orangées...



# Vache blanche, vache brune

J'ai vu en passant, près de la clôture, un groupe de vaches limousines. J'ai vu ce groupe comme s'il s'agissait de personnes ; une vache jouait gentiment avec une autre plus jeune, lui léchant le cou ou les yeux ; l'autre semblait heureuse de cette gentillesse, entre geste maternel ou amour manifeste. Il y avait sur ce pré d'autres bêtes allongées ruminantes, isolées, appliquées à cette mastication lente comme l'accompagnement d'une fonction intellectuelle, lecture ou méditation. Soudain, ces grosses bêtes m'ont semblé énormes, sculpturales, dispersées sur ce pré comme une organisation esthétique, des vaches en ordre.

Je ne cesse de voir des vaches sur les prés d'alentour. Ce matin, des dizaines de génisses s'étaient rassemblées. Groupe compact, à touche-touche, se regardant les unes les autres, sans doute heureuses de ce contact. Elles se sont retournées me regardant à la dérobée. Je suis demeuré près de la haie, à quelques mètres du troupeau. Je n'avais jamais vu un groupe aussi serré comme s'il y avait là une manière d'échapper au massacre qui, je le suppose, doit être une obsession chez ces bêtes condamnées. Celles qui m'ont regardé l'ont fait sans insister comme si elles vérifiaient que je n'étais pas là pour leur destinée

funèbre. Ces bêtes sont rassemblées pour se raconter qu'elles vont mourir, que c'est pour bientôt. En attendant, elles profitent de ce contact de peau qui les soude, qui fait du groupe un ensemble indissociable, vivant les unes par les autres, immobiles et silencieuses, serrées comme les femmes voluptueuses du Bain turc d'Ingres.

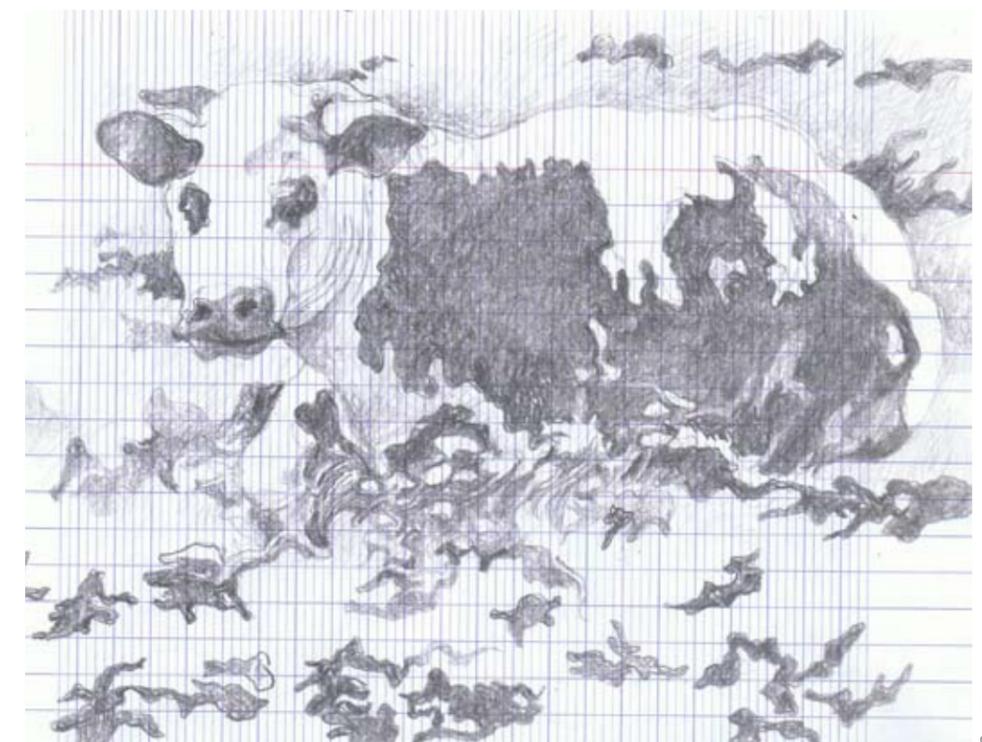
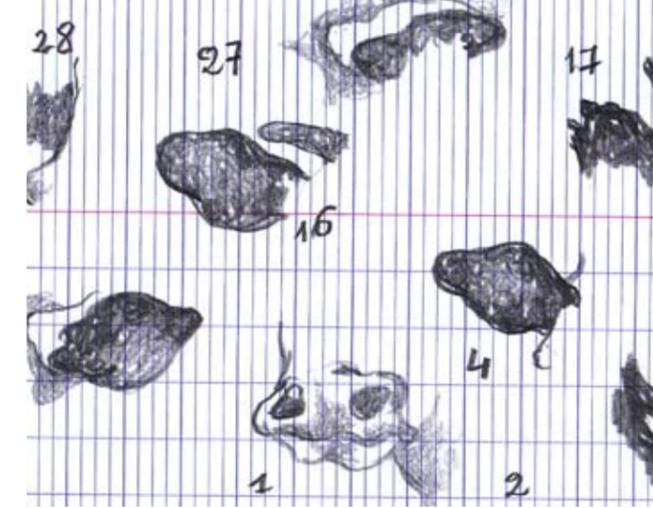
Vu dans un pré, éloignées de la clôture, deux vaches adultes géantes, deux vaches en couleur, blanches et tachées. Elles étaient debout, immobiles, mâchouillant l'herbe sans manière ni même ruminantes, peu intéressées par leur activité.

Je voyais que ces bêtes avaient des mamelles imposantes qu'elles avaient vocation à remplir. J'admirais surtout le décor de leur robe ; un tachisme aléatoire avait maculé la plus grande des deux qui se tenait debout maintenant. Les taches brunes étaient projetées sans ordre, sans effort de répartition de cette volée, comme une encre sombre, mal répartie en pluie fine ou épaisse, d'une force troublante sans autre effet que d'être ainsi, un hasard étrange qu'il fallait bien finir par trouver esthétique, beau, bizarre, hasardeux pourtant mal fichu, singulier. Une tenue de vache. Et l'autre, allongée, plutôt salie par la boue du piétinement, s'adonnant à un sommeil incomplet, sans conviction, mâchouillante et s'arrêtant pour réfléchir, dolente.

Vu dans le pré voisin de Monsieur J., une vache complètement blanche d'un côté et toute tachée de l'autre comme si un peintre muni d'une serpillière dégoulinante avait souillé la face opposée à la face immaculée. Cet animal bicolore n'a fait aucun mouvement de reconnaissance comme si elle se fichait de son ornementation. Je suis reparti contrit par l'indifférence de l'animal, par sa posture somnolente. J'avais imaginé cette vache sensible à diverses activités culturelles, mais rien sur ce pré ne confirma l'existence de bovins prédisposés à la lecture.

Je suis repassé le lendemain et j'ai vu de nouveau la face blanche de la vache debout. J'ai pensé que ces vaches blanches devaient être consacrées à la production du lait et qu'on devait les traire plusieurs fois par jour. Au fond, je ne sais quel est le rythme des traites. Sur ces animaux silencieux, je me fais des idées sans avoir une connaissance aiguë de leur comportement. Il me plaît de croire qu'il existe une convergence, à mes yeux évidente, entre le lait et la blancheur de ces vaches. L'idée m'est venue à l'esprit que le lait de l'aube devait être parfaitement limpide et d'une fluidité exceptionnelle, et que le lait du crépuscule devait être boueux, épais, avec parfois un arrière-goût de caramel. Une fois encore j'essayais de parler à la bête immobile, indifférente à mes réflexions et même à mes meuglements auxquels je m'en-

traînais en espérant accroître la production du couchant opposée à celle de l'aurore que je souhaitais goûter un jour. J'en vins à mettre en doute les productions de l'animal. Cette pluie de couleur, à y regarder de plus près, s'apparentait avant tout à une couche excrémentielle appliquée sur l'animal comme une médication, un onguent. L'odeur pestilentielle survenant à son approche me troublait, mais la perfection de l'application en pluie, la superposition des couches me laissait penser à une manigance du propriétaire ou à la forfaiture d'un peintre tachiste clandestin parcourant la campagne en douce.



le chemin, herbe pictinea

